

Lire et relire Gabrielle Roy

Lori Saint-Martin (dir.), *Gabrielle Roy en revue*, avec la collaboration de Sophie Montreuil, Québec, Presses de l'Université du Québec ; Montréal, Voix et images, 2011, 208 p.

Nicole Nolette

Numéro 33, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016378ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016378ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nolette, N. (2012). Compte rendu de [Lire et relire Gabrielle Roy / Lori Saint-Martin (dir.), *Gabrielle Roy en revue*, avec la collaboration de Sophie Montreuil, Québec, Presses de l'Université du Québec ; Montréal, Voix et images, 2011, 208 p.] *Francophonies d'Amérique*, (33), 140-143.
<https://doi.org/10.7202/1016378ar>

qui a le dernier mot » (p. 212). Mais cette tension du texte « est dans tous les cas éminemment créatrice » (p. 213).

Que l'on adhère ou non au postulat voulant que la figure du Père soit ce qui fonde la littérature, on ne peut que souligner la qualité, la finesse et la justesse de la lecture de François Ouellet. Sa *lecture*, organique et intelligente, montre combien nous sommes véritablement devant une œuvre en même temps qu'elle témoigne de la pertinence de l'approche. S'il faut en croire l'exergue de *La fiction du héros*, on doit avoir lu et relu l'œuvre de Daniel Poliquin pour bien saisir la justesse des nuances et de l'analyse de François Ouellet. Mais cet essai prouve aussi qu'une œuvre prend tout son sens à la lumière d'une lecture qui sait être à sa hauteur.

Johanne Melançon
Université Laurentienne

Lori Saint-Martin (dir.), *Gabrielle Roy en revue*, avec la collaboration de Sophie Montreuil, Québec, Presses de l'Université du Québec; Montréal, Voix et images, 2011, 208 p.

Lire et relire Gabrielle Roy

Que faire, aujourd'hui, d'un nouveau recueil d'articles sur l'œuvre de Gabrielle Roy? Qu'y a-t-il à ajouter plus de cent ans après la naissance de l'auteure, après les travaux de chercheurs individuels et de groupes de recherche d'un peu partout dans le monde, après plus de cinquante ans de recherche ciblée, et plus généralisée, sur les écrits publiés et inédits de l'écrivaine?

Dans ce champ de recherche bien peuplé, le numéro de la collection « De vives voix » que Lori Saint-Martin a dirigé compte rassembler, autour de l'auteure consacrée de la littérature québécoise qu'est maintenant Gabrielle Roy, une sélection critique d'articles marquants parus dans la revue *Voix et images* et dans les « Voix et images du pays » (1967) des *Cahiers Sainte-Marie*. En ce sens, il s'agit moins d'avancer de nouvelles idées que de faciliter la circulation des discours critiques du passé afin, d'une part, de témoigner de leur évolution chronologique et, d'autre part (on le déduit), de stimuler de plus amples recherches sur l'œuvre de Gabrielle Roy.

Les articles choisis témoignent d'abord de nombreuses approches critiques applicables à cette œuvre : perspectives psychanalytiques, structuralistes, sociocritiques, féministes, thématiques, génétiques, sémiologiques et mythocritiques. Et malgré une organisation chronologique des contributions, on est parfois surpris, au fil des lectures, des liens qui se tissent entre ces approches critiques et l'œuvre de Roy qu'elles nous font découvrir.

Dans un article datant de 1974, Agnès Whitfield choisit de mettre en évidence la nature et la signification de la « souffrance structurée » (p. 15) qu'elle lit dans *Alexandre Chenevert*. L'espace intérieur circulaire et restrictif du personnage éponyme semble correspondre aux lieux que ce dernier fréquente, de sorte qu'il n'arrive jamais, même par des déplacements physiques, à se libérer véritablement. S'il tente de dépasser l'espace intérieur par des « évasions constructives » et « négatives » (p. 20-21), ses efforts ne donneront pas lieu à des résultats permanents. Chez Yannick Resch (1978), les déplacements à l'étude se font dans l'espace romanescque de *Bonheur d'occasion*, entre Saint-Henri (ville-village) et la rue Sainte-Catherine (lieu de la détente et des rêves). Le déplacement des personnages, en particulier dans les restaurants et les bars, permet de comprendre leur appropriation des espaces urbains et leur manière de s'y sentir « chez eux » (p. 42).

S'opposant à ces espaces urbains, Antoine Sirois (1989) fait l'examen de la valeur attribuée à la nature par Gabrielle Roy : non plus marquée par l'idéologie « agriculturiste » (p. 94) ou nationaliste, elle appartient plutôt à l'ordre intemporel du mythe. Si le temps royen semble primordial, mythique, pour Sirois, Richard M. Chadbourne (1989) choisira plutôt de mettre l'accent sur sa portée prophétique, surtout par rapport aux réformes de l'Église catholique. En effet, il semble que les trois premiers romans de Roy aient anticipé les rôles accordés aux prêtres (plus humains) et aux laïcs (plus actifs) ainsi que les réformes linguistiques découlant de l'ouverture de Vatican II. Gilles Marcotte (1989), lui, emprunte la notion de « grand réalisme » de Lukács pour qualifier le temps dans *Bonheur d'occasion* et faire porter au « personnage-type » (p. 127) de Florentine le poids d'une époque historique de transition au Québec.

Gabrielle Pascal (1979) offre l'une des premières critiques de la condition féminine dans l'œuvre de Gabrielle Roy. À l'emprisonnement des femmes-mères s'opposent plusieurs tentatives de sublimation : sociale (pour Florentine), raciale (pour Elsa), littéraire (pour Luzina) et profes-

sionnelle (pour Christine). De ces tentatives, seule la dernière réussira en substituant le rôle d'institutrice à celui de mère. Paula Ruth Gilbert (alors Paula Gilbert Lewis, 1985) met en pratique les théories féministes (et psychologiques) américaines sur le rapport mère-fille dans sa lecture de quelques nouvelles de *La route d'Altamont*. Elle suit le regard-reflet de femmes d'une génération à l'autre et suggère qu'il est possible, malgré la culpabilité de la séparation de la mère, d'établir des rapports de solidarité et d'interdépendance féminins intergénérationnels.

Les deux études de Nicole Bourbonnais, complémentaires, traitent de la surenchère du corps féminin dans *Bonheur d'occasion*, puis de sa disparition graduelle dans les écrits subséquents. L'hypothèse de Bourbonnais (1988) quant au premier phénomène repose sur l'adéquation entre l'obsession de Florentine concernant la maigre et son refus de procréer. L'embonpoint de la femme, idéalisé dans les romans du terroir, est donc mis à mal dans le roman où les corps de mères deviennent cadavériques. Bourbonnais (1990) fait aussi valoir que, subséquemment dans les écrits de Gabrielle Roy, la procréatrice est remplacée par la créatrice; le corps, par la voix de la narratrice écrivaine.

La stylistique royenne a aussi su inspirer d'autres écrivains québécois, comme en témoigne l'essai de Jacques Brault (1989) sur les rapprochements entre sa propre écriture intimiste et celle de Roy. De même, Stéphanie Nutting (1993) parle de *Bonheur d'occasion* comme d'un génotexte du réalisme magique ultérieur en littérature québécoise. Son analyse bakhtinienne de l'intertextualité ainsi que du dialogisme de ce roman et de *Maryse*, de Francine Noël, révèle que le passage de Florentine par Maryse lui permettra de « se réécrire en tant que sujet à part entière » (p. 61).

Finalement, les contributions de Christine Robinson et de Sophie Montreuil en génétique, ainsi que de Claude Romney sur les textes publiés pour enfants s'avèrent des pistes de recherche plus récentes sur l'œuvre. Alors que Christine Robinson (1997) lit *La saga d'Éveline* comme un « livre de la mère » abandonné telle une épave au profit du « livre de la fille » que serait *La route d'Altamont* (p. 172), Sophie Montreuil (1998) retrace l'évolution des avant-textes de la nouvelle « Un jardin au bout du monde » pour faire valoir l'« esthétique de l'épuration » (p. 190) choisie au fil des textes pour centrer le récit autour du thème de la création. Selon Claude Romney (2000), les textes publiés pour un lectorat réel d'enfants, rédigés sans révision subséquente pour un lectorat implicite

adulte, comportent des idéologies parfois incongrues avec celles que l'on retrouve habituellement dans le genre, mais concordantes avec le reste de l'œuvre de l'auteur.

L'inclusion d'une bibliographie sélective des principaux travaux sur Roy ajoute certainement à la valeur du collectif, dont l'une des vertus principales est de servir d'introduction à la critique royenne et à son évolution au fil des décennies.

Nicole Nolette
Université McGill

Betty Bednarski et Ray Ellenwood (dir.), *Jacques Ferron hors Québec / Jacques Ferron Outside Quebec*, Toronto, Éditions du GREF, 2010, 314 p.

Cet ouvrage bilingue comprend majoritairement des contributions faites dans le cadre d'activités (au Collège universitaire Glendon et à l'Université Dalhousie) menées entre avril 2005 et avril 2006, soit au cours de l'année hommage organisée par Luc Gauvreau et Yolande Gingras pour souligner le vingtième anniversaire de la mort de Jacques Ferron. Il s'agit d'explorer le « hors Québec » de Ferron à la fois en regard de la biographie (voyages, correspondances, etc.), des prises de positions politiques de l'écrivain, de la réception de l'œuvre et de la présence des espaces canadien et européen dans celle-ci. Si ces perspectives diversifiées sont appropriées au profil de cet écrivain phare de l'altérité et des représentations de l'autre, elles font néanmoins de ce *Jacques Ferron hors Québec* un très curieux ouvrage, passablement disparate, inégal à la fois en ce qui a trait à la qualité et au genre des contributions. De la réflexion libre à l'essai savant, en passant par la correspondance entre Ferron et John Grube (Luc Gauvreau introduit et publie huit lettres de Grube et quatre nouvelles lettres de Ferron qui font suite à *Une amitié particulière*), l'ouvrage, par ailleurs rehaussé d'illustrations en couleurs, présente deux versants « étrangers » de l'écrivain, le canadien et l'europpéen.

On sait que Ferron a peu voyagé. Au Canada, outre quelques déplacements en Colombie-Britannique et en Ontario, il se rendit à Moncton à trois reprises : en 1966, alors qu'il est chroniqueur à *L'information médicale et paramédicale*, en 1972 et en 1974, à l'invitation du ferronien Pierre L'Hérault, alors professeur à l'Université de Moncton. C'est donc essentiellement le rapport à l'Acadie qui a mobilisé l'intérêt